



HAL
open science

Le chercheur, le philosophe, et la psychasthénie

Michel Bitbol

► **To cite this version:**

Michel Bitbol. Le chercheur, le philosophe, et la psychasthénie. *Alliage : Culture - Science - Technique*, 1990, 5, pp.18-24. hal-03401819

HAL Id: hal-03401819

<https://hal.science/hal-03401819v1>

Submitted on 25 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE CHERCHEUR, LE PHILOSOPHE, ET LA PSYCHASTHENIE

Michel Bitbol

De quoi la pensée philosophique est-elle redevable aux sciences ? De son aliénation ou de sa libération ? De sa marginalisation ou de sa confrontation, désormais saisissante, avec son «objet» spécifique?

La réponse à ces questions suppose le rejet de l'alternative qu'elles proposent. Ce sont les sciences qui ont paradoxalement, d'un même mouvement, favorisé les deux pas de leur discipline-mère. Son pas de côté et son pas vers elle-même. Le développement des savoirs objectifs a abandonné la philosophie à sa solitude. Mais il lui a laissé, comme un cadeau d'adieu involontaire, la garantie de ne pas s'égarer dans des interrogations qui ne sont pas les siennes. Vladimir Jankélévitch énonce les termes de cette garantie:

«Baptiser "Je-ne-sais-quoi", quand on pourrait le calculer, le déterminisme encore inexpliqué d'une aberration astronomique, ce n'est pas de la métaphysique, mais de la psychasthénie.»⁽¹⁾

Les sciences exorcisent le mystère. Leur langue va jusqu'à refroidir les mots chargés d'ébahissement en les mettant à bonne distance culturelle. L'errance capricieuse des astres se résorbe en mouvement des *planètes*; les météores sont réglés par la *météorologie*; l'*animal*, privé de son âme, se contente d'être un règne. L'authentique phrase-manifeste de la pensée moderne fut martelée par Descartes: «Ce n'est pas merveille»⁽²⁾. Ne vous émerveillez pas de l'apparaître. Cherchez plutôt la loi à laquelle il se soumet. Et lorsque vous ne l'avez pas trouvée, n'abdiquez pas, ne vous abandonnez pas au doute et à l'inhibition d'un état psychasthénique. Vous *pourriez* la trouver, et ce conditionnel doit suffire à détourner votre émotion esthétique de ce qui n'est qu'un reflet.

Les penseurs qui furent qualifiés de «philosophes» par la tradition sont évidemment ceux qui, avant ou après Descartes, surent focaliser leur émotion. Au moins dans une partie de leur œuvre : n'oublions pas que l'auteur du *Sophiste* et du *Ménon* fut aussi celui du *Timée*, et que Berkeley, quelques années après avoir écrit *Les principes de la connaissance humaine*, vanta les prodiges de l'eau de goudron dans la *Siris*. Les sciences contemporaines, en dépit des

faux espoirs suscités ici et là par la mécanique quantique, ne laissent plus à de tels égarements de la faculté de s'émerveiller le loisir de se présenter autrement que comme naïveté juvénile ou conséquences d'un syndrome d'épuisement psychique.

Se voyant indiquer par les sciences la direction que ne doit pas prendre son émerveillement, le philosophe n'en est pas moins laissé à lui-même lorsqu'il s'agit d'en réorienter l'intention. Qu'à cela ne tienne, il a déjà (toujours-déjà, comme le dit Husserl) circonscrit son «objet». Et s'il a souvent paru le perdre de vue au cours de son histoire, c'est précisément qu'il n'y a rien à voir... et que ce n'est pas un objet. Les sciences sont fondées à prétendre à l'universalité dans le monde des objets, même si, à proprement parler, leur fondement leur échappe.

Privé de toute objectivité, l'horizon du philosophe s'annonce impossible à capturer. Peut-être est-il tout de même permis d'en *captiver* quelque éclat, d'en délimiter la relation ténue avec l'univers réglé par des lois. La difficulté n'est pas insurmontable, à condition d'accepter une étape de régression. Il s'agit de remonter du légal au familier, du *logos* à ce qui est susceptible de le recouvrir: le cri étouffé.

Peur intense, lèvres entrouvertes, sentiment d'un danger immédiat et sans lieu. L'effroi s'estompe, le bruit intense qui l'a provoqué est passé, laissant sur la rive d'un nouveau présent un moi qui se recompose, et s'oppose à l'événement. La rumeur initiale est identifiée : j'ai entendu il y a quelques secondes un coup de tonnerre, résultant d'un processus électrostatique parfaitement analysé. Je peux désormais rire, appuyé sur mes explications rétrospectives, de ce que je dois appeler ma désorientation initiale. Une fois situé dans l'espace, dans le temps, et dans le cadre d'une théorie prédictive, l'indicible est baptisé phénomène.

«La conscience, c'est de dire *Aujourd'hui* ou *Ici*, avec une nuance restrictive et en souriant des folles angoisses ou des prétentions insensées à l'ubiquité.»⁽³⁾

On aura reconnu, avec la succession des états qui suivent le coup de tonnerre dans un ciel serein, l'exemple d'une expérience très commune. Et s'il faut une référence philosophique, on la trouvera au cœur de la pensée de Charles Saunders Peirce, c'est-à-dire dans ses catégories «cénopythagoriciennes»: la primarité, la secondarité, et la tertiarité ⁽⁴⁾. La primarité est le sentir sans relation à rien d'autre ; ni le sentir *de* (quelque chose), ni le sentir *pour* (moi). Elle répond à la parfaite adhésion à soi de la peur initiale. La secondarité est la distanciation et la mise en relation du sentir : sa transformation en expérience *pour* (moi). Et c'est justement ce qui se passe lorsque j'ai réussi à projeter hors de moi, et dans le passé, l'objet de mon effroi. La tertiarité, enfin, entre en jeu lorsque l'idée

d'une loi ou d'une *raison* (du phénomène) se présente. L'explication scientifique en est la consécration.

Faire «sourire des folles angoisses», rendre raison d'un saisissement qui se déploie dans la démesure d'un «maintenant», telle est la fonction essentielle du discours «tertiaire» des sciences. Non seulement la frayeur est rapportée à la nature, par la médiation du coup de tonnerre, mais elle se voit réduite à un phénomène psychologique, voire neuro-physiologique. A tout le moins la donne-t-on comme un état de la conscience. Là est l'illusion majeure. Car l'ordre apporté par l'explication vient inévitablement trop tard. Il localise, dans le temps de la représentation tertiaire, une commotion primaire qui ne se reconnaît pas de limite. La conscience ordonnatrice croit pouvoir saisir la primarité comme l'un de ses états, mais elle n'immobilise que le déjà-plus de son souvenir. C'est que l'être-primaire suppose une suspension universelle, aussi bien celle de la conscience que de ce dont elle est conscience : espace, temps, objets.

Il y a plus. Localiser, expliquer, est le propre de la conscience dans son rapport avec un autre : celui qu'elle prend pour son état passé. Lorsqu'elle se rapporte à elle-même, la conscience adhère à une primarité, qu'on pourrait appeler (en adoptant le cadre de référence d'une conscience explicative de second ordre) «certitude», ou au moins «conviction». La conscience «tertiaire» n'est donc pas seulement hors de portée de ce qu'elle vise à s'approprier. Elle est séparée, par construction, du motif de sa propre visée. Nous devons en tenir compte.

É-tonnement. C'est le nom, doublement désarmorcé, que le philosophe donne à la tension qui le porte, à la complicité qui le lie avec ce qui n'a pas de semblable. Ce nom est d'abord désarmorcé parce qu'il se fait l'écho, assourdi et affadi, du tonnerre qui suspend le souffle, et dont les Grecs confièrent l'éblouissement imprévisible au plus puissant des dieux. Désarmorcé, plus profondément encore, en ce qu'il fait référence à un phénomène sonore à tout le moins répertorié. Même s'il ne suppose pas le schéma complet de l'explication électrostatique, le substantif «tonnerre» délimite un événement naturel ; et par ce biais, il enferme l'é-tonnement dans les rêts d'une conscience tertiaire. Le philosophe se fait prendre ici en flagrant délit de tiédissement du vocabulaire. Il imite en cela l'entreprise obstinée de son collègue scientifique, mais sans y être habilité. Il se résout seulement à ce qui n'est qu'un pis-aller : circonscrire artificiellement, au nom de la volonté de *dire* quelque chose.

Ces précautions, ces injonctions, qui somment le philosophe de ne pas se laisser séduire par les dorures et les stucs baroques d'une conscience explicative à la fécondité inégalée, laissent affleurer des réticences. Elles pourraient faire croire que je veux cantonner la philosophie à l'incantation monocorde d'une primarité immuable. Et que je la considère comme le reste fossilisé d'une activité mentale plus adaptée à l'omni-sacralité du monde vue par quelque

humanité préhistorique qu'à notre cosmos «désenchanté». Non. Le cheminement que nous avons suivi est plus subtil, et il trouve une issue qui s'apparente à un rebondissement dramatique. Admettons que la philosophie consiste en une approche de la primarité d'autant plus périlleuse qu'elle doit veiller à ne pas s'y consumer. Son champ d'investigations ne se borne pas pour autant à une primarité *assumée comme telle*. Les primarités occultes foisonnent, qui sont comme autant de faces cachées de la conscience tertiaire. A l'heure où cette dernière appréhende de plus en plus explicitement, par la médiation formelle des théorèmes de limitation, son irrémédiable adossement à quelque primarité, il serait donc stupéfiant que le projet philosophique ne se voie pas reconnaître sa véritable généralité. C'est-à-dire son pouvoir d'habiter non seulement l'expérience pré-scientifique, mais encore tout l'arrière-plan de l'ensemble architectural des sciences.

D'aucuns pourraient certes préférer laisser cet arrière-plan inoccupé, plutôt que de voir s'y installer une entreprise philosophique toujours soupçonnée d'entretenir un secret désir d'annexion. Les méfiances historiques ne sont pas près de s'estomper. Mais aujourd'hui, l'urgence serait plutôt de secouer la modestie des philosophes que de leur en faire donner des gages ; une modestie qu'ils expriment alternativement par un enfermement autiste et par une admiration béate pour la compétence «technique» de leurs collègues scientifiques. De surcroît, le vide à la pureté cristalline, dont on voudrait qu'il assume à lui seul un *substitut* de clôture du système des sciences, n'est pas inoffensif. La pensée a horreur du vide, et ce qui risque de s'y greffer est suffisamment inquiétant pour inciter à prendre des précautions. En l'occurrence, j'aperçois deux candidats peu reluisants au poste vacant : le préjugé scientifique, qui prétend que la clôture est opérante, ou que la science est auto-fondée, et le discours faussement prophétique, qui s'engouffre dans l'incomplétude des sciences pour accrédi-ter les pauvres figures d'une irrationalité sans authentiques racines culturelles.

La philosophie serait d'autant mieux à sa place pour couvrir les arrières d'une élaboration scientifique structurellement vulnérable, qu'elle n'est après tout, dans le système de référence des savoirs objectifs, qu'une forme du vide. Un état du désert, à coup sûr, mais fourmillant de potentialités; un vivier de fragments discursifs toujours prêts à se transformer en amorces de développements novateurs. C'est là qu'on recueille, sous l'apparence désordonnée des explorations hasardeuses d'aujourd'hui, la sève des axiomatiques de demain.

Les sciences ont encore d'autres bénéfices à tirer d'un voisinage singulier avec la philosophie. L'avantage, par exemple, d'une relativisation de celles de leurs prescriptions qui s'étendent à la vie quotidienne. N'oublions pas que les disciplines de savoir objectif ont un effet marquant, et rarement maîtrisé, sur les représentations de la société d'où elles sont issues. Effet souvent libérateur et iconoclaste, il faut l'admettre. Que l'on pense à ce que valent les sombres

prédictions des augures, et les prétentions intéressées des charlatans, face à une nature épurée de ses qualités occultes ; qu'on se gausse de l'air pincé de tel seigneur de droit divin quand le regard d'un paléontologue suffit à le faire voir dans les pauvres oripeaux d'un «singe nu».

Cependant, cet effet peut aussi bien devenir pervers lorsqu'il se prévaut d'une autorité indiscutable. L'autorité à craindre n'est pas celle qui lui serait conférée par le discours d'un groupe de nouveaux maîtres à penser : les jeux de la dérision auxquels se livrent les sciences n'ont aucune raison de ne pas se retourner contre leurs propres doctes. Le vrai danger réside à mon sens dans le crédit exorbitant que se voit reconnaître toute proposition présentée comme scientifique, du seul fait qu'elle est indépendante de celui qui l'énonce.

Pour le dire autrement, les sciences sont une «vue de nulle part»⁽⁵⁾, un discours sans point de vue. Cela ne fait guère question tant qu'elles opèrent abstraitement dans le champ des phénomènes objectivés, que ce champ soit «naturel», social ou psychologique. Mais la confusion est ici tentante. Supposons qu'on transpose des résultats scientifiques dans l'univers des points de vue, qu'on prenne la *relation entre personnes* comme objet de la sociologie⁽⁶⁾, ou qu'on rêve de régir la singularité d'un *présent personnel* par la psychologie⁽⁷⁾. La mutation qui s'annonce est rien moins que bénigne : la vue de nulle part s'est changée en vue à partir d'un point qui refuse d'avouer son identité. Or, on sait les conséquences perverses qu'entraîne la représentation des situations selon les lignes de fuite d'un point de vue anonyme. En littérature, je suis sommé de m'identifier au narrateur. Au cinéma, rien ne peut m'empêcher de vibrer avec le parti au sein duquel est placée la caméra⁽⁸⁾. Dans le cas qui nous intéresse, je crois devoir approuver sans discussion un compte rendu faussement extérieur de mes actes et de tes actes, de ma relation avec toi et de ta relation avec moi, au nom de sa neutralité au-dessus de tout soupçon. La porte est ainsi ouverte à toutes les oppressions confites de bonnes intentions.

La vision du monde induite par les sciences est à certains égards libératrice, disions-nous. Mais qui nous libérera d'un libérateur si pesant ? Qui désamorcera l'autorité de ses présupposés en les *particularisant* ? Peut-être, là encore, le philosophe, malicieux jongleur stratégiquement placé dans les coulisses de la machinerie des sciences, peut-il déclencher le rire distanciateur. L'hilarité, qui détache le lecteur de la chaîne narrative en le faisant revenir dans sa bibliothèque, et défait le lien hypnotique entre le spectateur et l'écran, doit bien avoir son équivalent dans la région des fondements.

Ce qui reste à dire ne ressemble guère à une fin. La philosophie, délivrée de ses facilités psychasthéniques par l'enseignement des savoirs objectifs, placée à son insu au lieu le plus secret de la dynamique des sciences, orchestrant leur impossible et inévitable retournement sur elles-mêmes, retrouve la raison d'être qu'elle avait mélancoliquement cru égarer au nœud de ses doutes théologiques. Privé des dernières illusions qu'il entretenait secrètement à

propos de son emprise sur les objets, le philosophe semble, il est vrai, infiniment pauvre. Mais la résignation à cette perte représente l'autre degré de son élévation. Il peut désormais adopter le visage clair des membres des ordres mendiants, et caresser l'apparence avec leur regard serein :

«Il éprouvait surtout une joie ineffable quand il regardait la lune, contemplait les étoiles et le firmament.»⁽⁹⁾

(1) V. Jankélévitch, *Le Je-ne-sais-quoi et le presque-rien*, Volume I : *La manière et l'occasion*, Seuil, 1980, p. 46.

(2) Voir, par exemple, au tome XI des *Œuvres de Descartes*, publiées par Ch Adam et P. Tannery, Vrin, réédition 1974, pp. 13, 22, 153, 268, 506, 513, 526, 532. Voir aussi le tome III, p. 262. Pour plus de précisions, je renvoie le lecteur à : Annie Bitbol-Hespériès, *Le principe de vie. Descartes et ses prédécesseurs*, Vrin, 1990 (à paraître).

(3) V. Jankélévitch, *L'ironie*, Champs Flammarion, 1979, p. 23

(4) Lettre à lady Welby du 12 octobre 1904, in : C.S. Peirce, *Selected Writings*, P.P. Wiener ed., Dover, 1966, p. 383.

(5) C'est le titre et le thème d'un ouvrage de Thomas Nagel : *The view from nowhere*, Oxford University Press, 1986.

(6) Une telle tentative revient à vouloir réduire la relation Je-tu à une relation Cela-cela (voir Martin Buber, *Je et Tu*, Aubier-Montaigne, 1969)

(7) La dénonciation du «psychologisme» a connu son apogée dans la philosophie de Husserl.

(8) Voir C. Zimmer, "Le bon, le spectateur et le méchant", *Le Monde* 24-25 mars 1985.

(9) Thomas de Celano, *Vie de Saint François*, Ed. Franciscaines, chap. 29. La joie pure de l'adorateur dépossédé du monde contraste ici avec l'excitation enfantine de celui qui anticipe la possibilité de démonter le jouet naturel.